

Le tombeau de la jolie cousine
Acte I d'un conte érotique de l'adolescence



– *"Prêt ou pas prêt j'y vais"* On appelait cela, jouer à cache-cache ou plus familièrement jouer à la cachette.

Le pion quittait promptement la maison, regardait tout autour, il se dirigeait n'importe où à la recherche des autres membres du groupe qui se cachaient ici et là et qu'il lui fallait débusquer. Pour un court moment, c'était l'angoisse; il fallait au plus vite retrouver l'un et l'autre des participants qui se terraient quelque part, pour briser ce silence soudain, cette solitude inhabituelle qui nous envahissait, retrouver les bruits, les cris, la turbulence sécurisante de nos jeux d'enfant.

- *"Prêt ou pas prêt j'y vais,"* Denise une jolie voisine, agissait ce jour-là comme pion.

Je n'aimais pas jouer le rôle du pion. Je préférais me terrer, être l'animal chassé, essayant de déjouer le chasseur, pendant qu'il se déplaçait silencieusement, l'air fouineur, anxieux, à deux pas de moi sans me voir; j'aurais pu le toucher, je n'en faisais rien et je jouissais de cette soudaine maîtrise à m'évader du monde des vivants, comme si j'étais invisible.

Je pouvais voir sans être vu, et contrairement aux autres, qui se faisaient facilement débusquer, et qui s'esclaffaient soudainement dans un tintamarre indescriptible, brisant le silence des autres et les forçant à se démasquer promptement, je pouvais au contraire m'évader de mon terrier en silence, retrouver la maison sans perturber la chasse silencieuse du pion. Je n'aimais pas la compagnie des autres dans le refuge inexpugnable que je me choisisais toujours.

Nous n'avions pas l'habitude de fréquenter les filles, préférant les jeux entre garçons.

Ces jeux mâles qui nous permettaient d'expérimenter la bravoure, l'audace, le danger, une certaine brutalité, le langage de charretiers, le viol de certains tabous, tout cela, loin du voisinage des filles. Parfois elles s'approchaient, elles semblaient participer de loin à nos jeux, ou elles s'y infiltraient sournoisement, nous les repoussions toujours avec vigueur.

Ce jour-là, les garçons avaient fléchi, pour jouer à la cachette, jeux plutôt neutre où garçons et filles pouvaient se sentir à l'aise sans avoir l'air de trahir leur sexe; et nous nous retrouvions ainsi garçons et filles, cousins et cousines, frères et soeurs, voisins et voisines.

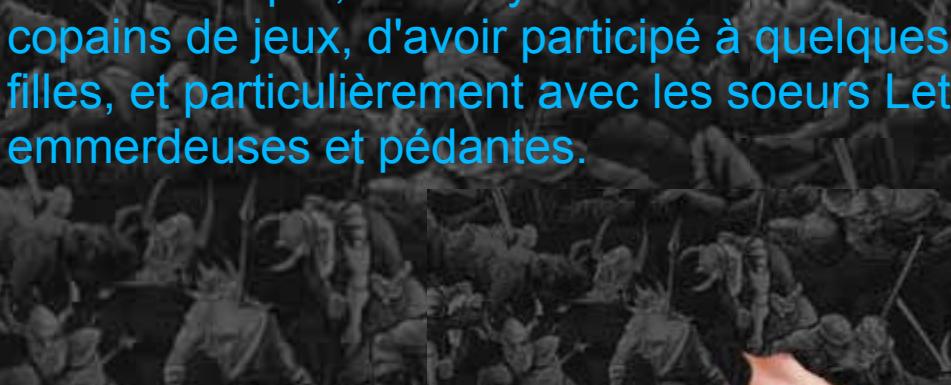


Nous avons succombé cette fois, allez savoir pourquoi. Quelques fois ainsi, nous descendions au niveau des filles, acceptant de jouer avec elles, de jouer leurs jeux; des moments circonstanciels, des situations inexplicables; comment savoir pourquoi? Lorsque les filles se retrouvaient dans la nature, ayant délaissé leurs poupées ou la jupe de leurs mères, comme si elles s'étaient concertées pour se retrouver là ensembles, comme un petit troupeau de biches sans défense, épiant nos ébats sans vraiment les investir, comme des spectatrices qu'on ne manquait pas d'éblouir de nos bravades.

Il nous arrivait de participer aux jeux des filles, mais rarement en groupe; nous n'en parlions pas entre nous comme si cela pouvait être perçu comme une faiblesse de notre part. Dans les jeux des filles nous n'étions que des figurants, on découvrait avec un certain malaise leur propension à gérer l'inutile.

C'est ainsi que j'avais joué déjà le rôle du malade impuissant auprès des filles du docteur Letendre. Elles étaient pédantes, snob, comme l'étaient les fils et les filles des professionnels du village. Ils formaient une classe à part, un monde séparé de notre monde qui ne se rencontrait qu'à l'Église ou lors d'événements fortuits.

Cette rencontre avait été fortuite et accidentelle; j'allais rouler la surface en terre battue du jeu de tennis, en échange de la permission d'y lancer quelques balles; ce jour-là, je m'étais laissé entraîner par la plus âgée des soeurs Letendre, à ce jeu jusque là inconnu de moi. J'avais accepté, me croyant à l'abri de l'effet désastreux, sur mes copains de jeux, d'avoir participé à quelques jeux puérils avec des filles, et particulièrement avec les soeurs Letendre, que l'on disait emmerdeuses et pédantes.



Elles étaient docteur, infirmière ou ambulancière; elles mimaient ainsi sur l'impuissante victime que j'étais, les gestes médicaux qu'elles avaient entrevus sournoisement par l'ouverture de la serrure, ou cachées derrière le grand bahut du cabinet de consultation de leur père.

Je me souviens, Nicole, la plus jeune des deux, avait sondé ma langue avec un bâton de popsicle, écouté les battements de mon coeur par ma chemise entrouverte, la joue appuyée à ma poitrine nue, elle accomplissait cette tâche telle une professionnelle; des touchers qui avaient un effet provocateur sur ma libido naissante; mon pénis se gonflait sous mes frocs, et elle avait écarté ma main avec vigueur lorsque j'avais voulu caresser sa tignasse blonde, me méprenant outrageusement, sur le sens de ses gestes.

Puis, j'ai bien senti les gestes entreprenants de Mireille, la plus âgée des filles. Ses doigts agiles avaient déboutonné l'ouverture de mon pantalon, j'étais stupéfait, inconfortable et humilié devant cette impudeur, comme lorsque ma mère me soignait ou me lavait. J'avais cependant frissonné et ressenti un certain plaisir, elle avait dégagé mon pénis et touché mes boules, et elle me demandait de tousser d'une voix déterminée; je ne me suis jamais expliqué pourquoi elle m'avait giflé lorsque j'avais déposé ma main sur le mince tissu de sa robe, et que j'avais manipulé doucement les papilles de sa poitrine presque mature. Je ne comprenais manifestement pas le jeu des filles.

Je revois de temps en temps et particulièrement lorsque je vais au cabinet du médecin, les gestes impassibles des fillettes du docteur Letendre, fouillant mon corps, le dépouillant, l'analysant comme un objet vil et anonyme sans que j'ai le moindre contrôle; je ferme alors les yeux et j'imagine les découvertes étonnantes de mes doigts agiles de jeune homme imberbe, fouillant leurs corps, les dépouillant, les analysant comme des objets puérils et anonymes sans qu'elles offrent la moindre résistance.

Le tombeau de la jolie cousine
Acte II d'un conte érotique de l'adolescence



— "*Prêt ou pas prêt j'y vais*", j'entendais parfaitement la voix frêle de Denise par les anfractuosités entre les planches du hangar lequel contenait les objets hétéroclites du magasin général de mon oncle René.

J'escaladais laborieusement les parois sombres du cercueil qui reposait sur le plancher instable du hangar. Jocelyne était déjà là, inerte, tétanisée par la peur. Lorsque j'étais passé par là, elle était assise sur les planches de bois se croyant invisible, j'avais eu peine à la convaincre de s'étaler à l'intérieur du cercueil à l'abri parmi les rembourrages de satin blanc. Jocelyne, petite cousine d'à peine mon âge, jusque là anonyme petite poupée qui avait peine à suivre la cadence, les jeux, les fêtes, les rendez-vous; elle se tenait toujours à l'écart, passive, invisible petite soubrette qui avait momentanément délaissé sa solitude et sa poupée pour nous suivre dans ce jeu de groupe.

L'espace était restreint, elle se blottissait tout au fond du cercueil, son corps se perdant dans les rembourrages de satin blanc, ne laissant apparaître que des bribes de ce frêle corps de fillette à peine sorti de l'enfance; son visage inquiet, ses mains étalées contre ses flancs, ses jambes nues sous sa jupette relevée jusqu'à la naissance de ses cuisses, laissait apparaître la forme d'une limpide blancheur d'un délicat slip agrémenté de dentelle. Elle avait l'air d'une petite poupée sans défense.

- "*J'ai peur*", **avait-elle dit.**

J'avais renoncé à refermer sur elle le couvercle du cercueil, tétanisée qu'elle était par la peur, elle m'avait suppliée de la rejoindre dans l'étroit cercueil.

Je m'étais glissé à ses côtés avec douceur, essayant tant bien que mal de ne pas l'écraser sous mon poids de jeune garçon presque adolescent, elle si fragile. Je ne pouvais faire autrement qu'appuyer mon corps sur le sien l'enfouissant encore plus profondément dans les rembourrages soyeux de satin blanc. Puis, j'avais refermé le couvercle du cercueil ne laissant qu'une mince ouverture qui laissait filtrer une faible lumière.



Le silence était total, seul le craquement sinistre de quelques planches venait troubler ce calme inquiétant. Elle ne bougeait pas. Sa petite poitrine se soulevait régulièrement sous l'effet d'une tension excessive; elle haletait, me regardant de ses yeux sombres cherchant dans mon regard un signe sécurisant, comme celui d'un père protecteur, d'une mère attentive. J'étais inconfortable, je m'étais appuyé sur elle, j'avais la sensation de l'écraser sous mon poids, nous étions tête contre tête, je pouvais sentir sur mon visage le souffle léger de son haleine. Nous ne bougions plus mais nous nous regardions attendant quelque chose, l'irruption du pion dans notre repère, des voix qui parfois se faisaient entendre au loin, qui s'effaçaient soudainement et nous replongeaient dans le silence des lieux et l'inconfort de notre sinistre cachette.

Ma joue s'était appuyée contre sa joue. Ce n'était pas un geste délibéré. J'avais enroulé mes bras autour de son corps pour prendre une position plus confortable. Je la sentais frêle sous mon corps, vulnérable comme une petite proie prise au piège; comme ces lièvres agiles soudainement devenus impuissants, les pattes prises aux collets que nous tendions dans les sous-bois qui entourent le village, ils nous regardaient suppliants attendant un geste de compassion, devant une mort assurée.

Ma bouche s'était appuyée à sa joue, délicatement pour rien sans doute, ou pour la calmer; un geste de tendresse, inhabituel, une façon de calmer son anxiété ou sous l'effet d'une trop grande promiscuité, je ne saurais l'expliquer, je l'avais embrassée timidement. Elle s'était laissé faire, était-ce sous l'effet de la peur, elle s'était laissé embrasser, par méprise peut-être, ne sachant expliquer ce geste, elle s'était laissé embrasser sur la joue sans broncher; puis mes lèvres s'étaient promenées de façon malhabile sur son visage, sur ses paupières, le long de son nez puis s'étaient arrêtées sur ses lèvres entrouvertes.



C'était la première fois. Je n'avais jamais ressenti cela avant, ne sachant pas que cela pouvait se produire entre garçons et filles, une sorte de tumulte dans mon corps. Pourquoi alors que je dédaignais mes soeurs, les amies de mes soeurs; quelque chose qui se différenciait de l'admiration envers ma maîtresse d'école, l'affection que je pouvais ressentir pour ma mère ou l'attrance particulière pour la Vierge Marie ou ce qu'elle représentait derrière la statue de plâtre multicolore, qui ornaît la sacristie de l'église; elle qui ne me quittait pas de son regard tendre tout le temps que j'étais là, aidant Monsieur le vicaire à enfiler ses vêtements eucharistiques. Je me sentais bien ainsi, mon corps largement étalé sur le corps inoffensif de ma cousine, mais d'une manière différente. Je ressentais une sorte de tumulte inexplicable dans mon corps de jeune homme fraîchement sorti de l'enfance.



J'avais relevé le bras, ma main s'était appuyée sur le mince tissu qui recouvrait son abdomen. Je promenais doucement ma main, appliquant une faible pression dans un lent mouvement rotatoire déplaçant ainsi le mince tissu qui voilait à peine son abdomen. Ses lèvres avaient bougé, elle avait ouvert la bouche. J'avais dégagé le mince tissu qui voilait son abdomen et je pouvais maintenant sentir le frissonnement de ses chairs chaudes au bout de mes doigts hésitants. J'avais glissé ma langue dans sa bouche entrouverte, elle avait tressailli de surprise.

Le tombeau de la jolie cousine
Acte III d'un conte érotique de l'adolescence



Ma main voyageait maintenant librement sur son ventre dénudé, j'y découvrais des trésors cachés derrière les minces tissus qui voilaient les parties secrètes de son corps; deux minuscules monticules de chair ferme garnis d'excroissances qui s'agitaient sous mes doigts comme des ressorts sous tension, des fissures profondes par ci par là, un étrange petit cratère dans l'épicentre de son ventre, un volcan à la rencontre de ses cuisses qui laissait s'échapper de chaudes vapeurs. Elle avait mordillé légèrement ma langue, elle s'agitait sous mes doigts et gémissait douloureusement. J'avais pris sa main. Je la guidais ainsi la faisant caresser son propre corps de la paume de sa main. Elle semblait elle aussi découvrir avec bonheur les secrets insolites qui se cachaient derrière les minces tissus qui voilaient les parties vierges de son corps. Puis j'avais guidé sa main au-delà de son corps, j'avais guidé sa main sur mon corps, jusqu'à mon visage. Elle avait mordu ma langue avec une vigueur insoupçonnée. Puis ma main avait entraîné sa main vers le bas, frôlant au passage mes chairs les dégageant nerveusement des fripes qui les recouvrait.

J'avais guidé sa petite main craintive jusque sous mon pantalon, périlleuse aventure à la découverte des mystérieuses pulsions qui avaient démesurément gonflé mon pénis. J'avais appuyé sa petite main sur mon pénis chargé de sang, des pulsions soudaines avaient fait trembler tout son corps, elle gémissait, triturait ma langue, se cramponnait à moi et ses doigts s'étaient resserrés sur mon pénis en fusion. Je ne savais plus quoi faire, j'avais retiré lentement ma main pour la laisser s'égarer sournoisement sous sa petite culotte. Elle triturait mon pénis, le violentait, le tordait; elle manipulait de façon malhabile mes boules, ne sachant quoi faire pour assouvir cette soudaine pulsion qui enflammait tout son corps, son corps de petite bête piégée et qui semblait exploiter avec anxiété les dernières énergies d'une longue et douloureuse agonie.



Puis elle avait soudainement trouvé la façon, le mode d'emploi; ses doigts s'étaient refermés sur mon pénis, ils l'entouraient, le serraient fortement et le manipulaient dans un mouvement saccadé de haut en bas, dégageant ainsi les chairs fragiles gonflées de sang de l'enveloppe mobile qui le recouvrait.

Elle s'agitait, se tortillait sous l'effet de la transe, des plaintes sortaient de sa gorge, elle me mordait, avalait gloutonnement ma langue, elle ne cessait d'activer mon pénis de ce mouvement saccadé de haut en bas, impatiente, fébrile, anxieuse comme si elle cherchait les secrets enfouis derrière ce chaud appendice; frêle petite biche, innocente fillette, fragile poupée lancée dans une quête sublime, une quête aventureuse et qui mettait à nu toute l'énergie sexuelle endormie dans ses gênes. Mon pénis avait exposé soudainement, mon sperme chaud s'échappait de son enveloppe charnelle; sa main chaude et nerveuse ne cessait de l'activer comme pour en sortir toute la matière vitale. Nos deux corps imbriqués s'activaient en une transe insolite durant tout le temps du transfert de mon sperme de l'étroit fuseau de mon pénis en fusion vers sa petite main chaude et caressante.



Le silence avait soudainement réintégré l'abri, nous n'entendions plus rien, que le battement accéléré de nos deux coeurs. Elle avait cessé de bouger, son corps s'était apaisé, mon corps s'était détendu, je m'étais laissé choir sur elle, exténué mais satisfait. Nous étions restés ainsi un long moment, incertains de ce qui s'était passé, gênés peut-être ou simplement vaincus par l'effort.

Dehors, c'était presque le silence, on n'entendait que le bruissement léger du vent à travers les planches ajourées du hangar. Des éclats de voix venaient troubler momentanément notre paisible repos, puis c'était de nouveau le silence. Je m'étais relevé doucement au-dessus du corps inerte de ma petite cousine. J'avais soulevé le couvercle du cercueil y laissant pénétrer une lumière blafarde venant du vaste hangar. Tout autour, des ombres s'agitaient comme d'inquiétants fantômes; des objets inertes, des outils scintillants, des instruments menaçants pendus au toit, des boîtes immobiles sur le plancher, des matériaux hétéroclites accrochés aux murs, et ces autres cercueils inertes et inquiétants qui miroitaient de façon sinistre sous l'effet de contre-jour. Je m'étais relevé. J'allais sortir, me découvrir, atteindre la maison sans être vu par le pion.

J'allais laisser ma cousine, encore abasourdie par cet instant de jouissance et qui avait laissé un doute dans mon esprit, dans mon cerveau de petit garçon encore ignorant des choses de la vie.



J'avais atteint la maison avant le pion; j'étais sauvé comme d'autres cousins, des soeurs, des voisines surexcitées et qui attendaient dans un brouhaha indescriptible le dénouement du jeu. Après un long moment de fébrilité, tous étaient maintenant là attendant avec impatience une autre séance avec cette fois comme pion, mon cousin Robert qui s'était manifestement laissé débusquer par Denise notre jolie voisine.

Jocelyne n'était toujours par revenue. On s'inquiétait déjà, on criait son nom pour la faire sortir de sa tanière. Je leur ai indiqué l'endroit où elle se trouvait; l'imprenable cachette dans les rembourrages de satin blanc du cercueil, trônant dans la partie arrière du deuxième étage du hangar adossé au magasin général de mon oncle René.

Après un certain temps d'attente, j'entendis des éclats de voix, des pleurs, des cris, des interpellations chargées d'effroi venant des filles qui s'étaient rendues là où devait être cachée Jocelyne.

Elle était là inerte, les mains croisées sous son buste, ses petits seins sortaient outrageusement, par l'ouverture béante de son corsage dégrafé; la jupe relevée jusqu'à la ceinture, elle exposait son ventre, son nombril, et une longue cicatrice à l'endroit de son appendice; ses jambes étaient légèrement écartées et s'appuyaient sur les parois satinées du cercueil laissant voir son slip maculé d'un mystérieux liquide blanchâtre. Elle souriait, elle semblait jouir, égarée dans une sorte d'extase indéfinissable, mais elle ne bougerait plus, elle était morte.

